

MILANGLAIS RELIGIEUX.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI.

Montreal, Vendredi 5 Mai 1848.

No. 68.

MISSION

DES SAUVAGES MONTAGNAIS SUR LE GOLFE SAINT LAURENT.

Lettre du R. P. Clément, missionnaire O. M. I.

Au Rév. P. Gungues, supérieur provincial de la même société.

Lac des Deux-Montagnes, 1er octobre 1847.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Vous désirez que je vous donne des détails sur la mission que nous venons de terminer chez les Sauvages Montagnais et je m'empresse de vous satisfaire. Je regrette seulement de ne pouvoir donner à ce travail tout l'intérêt qu'il mérite. C'était pour la première fois que je visitais cette tribu indienne, et je n'ai encore qu'une faible teinture de sa langue. Si je n'avais donc que le fruit de mes observations à vous présenter, ma relation serait bien incomplète, aussi je recueillerai tout ce que j'en ai appris du père Flavien Durocher, mon compagnon. La connaissance approfondie qu'il a de la langue montagnaise, les exercices de cette mission qu'il donne lui-même, depuis plusieurs années, lui ont permis d'apprécier le caractère et les mœurs de ces peuplades: pour mon compte, tout ce que j'ai observé m'a paru capable d'attacher le cœur du missionnaire et semble lui promettre les résultats les plus consolants.

C'était à Masquarquo que devait s'ouvrir notre mission. Partis de Québec le 19 mai, nous montions la goëlette la *Louise*. Nous avions à bord M. Barston, bourgeois de Tadoussac. Son aimable compagnie nous faisait un peu oublier les excès auxquels se livraient une trentaine de pêcheurs qui se trouvaient dans notre embarcation. On eût dit que le démon se vengeait d'avance du bien que nous médions pour nos sauvages. Le vent du nord-est soufflait avec violence et nous fûmes obligés de mouiller, pendant trois jours, à l'île-aux-Grues. Des navires en grand nombre venant en sens contraire s'approchaient rapidement du sol canadien; ils étaient chargés d'émigrés Irlandais, qui depuis longtemps soupiraient après cette terre promise, hélas! la plupart n'y ont trouvé que la mort. Décimés par le feu au'ils nous ont légué. Dans l'île-aux-Grues nous fûmes accueillis par monsieur Tardif, curé de cette paroisse, et deux fois nous eûmes le bonheur d'y célébrer les saints mystères. Le temps était devenu plus favorable, nous levâmes l'ancre, la veille de la Pentecôte; et ce moment nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment de peine, en pensant que, tandis que tout se préparait pour la grande solennité, nous serions nous-mêmes privés d'offrir le saint sacrifice en ce beau jour. La fête se passa cependant plus pieusement que je n'aurais osé l'espérer, tout notre équipage voulut y prendre part. Réunis en groupe nos hommes ne pouvaient se lasser de chanter des cantiques. Enfin, après une navigation de 27 jours, nous touchâmes le poste où devait s'ouvrir notre mission. Masquarquo est à 61° 5 de longitude occidentale de Londres, au fond d'une grande baie. Du côté du nord du golfe, elle présente au spectateur un coup d'œil des plus satisfaisants. On y remarque beaucoup de petites îles qui abondent en gibier, les oiseaux s'y trouvent par milliers, ils passaient tout près de notre embarcation sans avoir l'air de remarquer la présence des navigateurs. Comme la goëlette que nous montions ne pouvait aborder à cause d'un fort vent d'Est, impatient de joindre nos Sauvages nous descendîmes dans la baie que qu'ils conduisaient eux-mêmes. Pour aborder il fallait passer à travers les rochers dont le fond de cette baie était parsemé. Avec un vent aussi fort notre embarcation aurait pu se briser vingt fois si elle n'eût été dirigée par une main habile. Aussi j'eus lieu de reconnaître l'adresse de nos Sauvages. C'était avec un plaisir mêlé de crainte que je les voyais franchir tous ces écueils et nous mener au poste sans accident.

Nous débarquâmes au poste, M. Hamilton nous accueillit avec toute la politesse et les égards qui distinguent les M. M. de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudon, mais rien ne peut égaler la joie qui rayonnait sur nos bons Sauvages. Ils n'eurent rien de plus pressé que de venir saluer leur Père. Plusieurs voyaient pour la première fois un prêtre parlant leur langue, (car ce poste n'avait pas été visité les années précédentes). Pour répondre à leur ardeur nous ne voulûmes pas les congédier, ce jour-là, sans ouvrir la mission. Aussitôt le P. Durocher les conduisit à la chapelle, on y fit la prière en commun, on y chanta des cantiques et mon compagnon eut lieu de remarquer les progrès qu'ils avaient faits dans le chant sacré. Il fut agréablement surpris de les entendre exécuter avec précision des airs nouveaux que le missionnaire ne leur avait jamais montrés. L'ardeur de nos Montagnais sur cette partie du culte religieux mérite d'être mentionnée. Le chant pour eux est l'affaire la plus importante, ils ne peuvent se lasser de chanter. Quand dans une localité on a pu retenir un air de cantique, ceux des postes voisins montrent une grande avidité pour le connaître. Vont-ils se visiter? à peine s'est-on salué que l'on commence à chanter. Aussi le chant est-il un des moyens les plus puissants que le missionnaire puisse employer pour convertir les Sauvages et conserver les néophytes dans la foi. Vous savez, mon R. Père, que ces habitants du désert se plaisent dans une vie errante et désœuvrée, on ne peut pas les habituer au travail comme les blancs. Or, comment remplir ces moments de loisir, qui forment la majeure partie de leur vie? comment prévenir les dangers d'une indolence toujours tuesque? Le chant des cantiques leur offre les moyens les plus innocents. Ils y trouvent des formules pour les plus ferventes prières et ils sanctifient ainsi leur journée dans le plus heureux délassement.

Ceux de Masquarquo ont montré une docilité et une ardeur admirables pendant tout le temps de la mission: du matin au soir la chapelle ne désespérait pas, ils ne pouvaient se lasser d'entendre le missionnaire et les paroles de salut fesaient sur eux une impression égale à leur avidité; mais ce qui nous

affligeait bien sensiblement, c'était de voir un bon nombre de néophytes privés des instructions, parce que la chapelle ne suffisait pas pour les contenir. Pour moi, il ne me fut pas possible de favoriser ces heureuses dispositions, comme je l'aurais désiré. Dans ce premier poste que nous visitâmes je connus à peine quelques mots de leur langue, et je dus me contenter de leur apprendre quelques nouveaux cantiques que le P. Durocher avait composés pendant le voyage. Cette occupation ne laissa pas de prendre tout mon temps. Deux fois par jour je les exerçais à la chapelle, et lorsque je retouruais au poste ils m'y suivaient encore pour se faire répéter les mêmes airs jusqu'à ce qu'ils les eussent parfaitement retenus.

Ces exercices étaient pour moi un délassement bien agréable: mais tout le travail retomba sur le P. Flavien qui ne se donnait de repos ni le jour ni la nuit, pour instruire et confesser ces chers néophytes. Dans cinq jours, la peuplade réunie à Masquarquo put se confesser et nos bons Sauvages participèrent presque tous au banquet eucharistique. Nous venions de quitter ce poste, lorsque nous fûmes l'heureuse rencontre de M. des Ruisseaux, missionnaire de la Baie-des-Chaleurs. Il était envoyé pour visiter les Canadiens dispersés sur les côtes de Labrador. Il nous donna quelques nouvelles du pays. Le capitaine français qui le conduisait à son poste nous fit mille questions sur nos Sauvages qu'il combla de présents. Il ne pouvait surtout se lasser d'admirer leur chant et leur amour pour la tempérance. Le changement subit de cette peuplade était en effet bien frappant. Il y a trois ans qu'ils n'étaient que de vrais ivrognes, aujourd'hui il ne se comblet parmi eux aucun excès de ce genre. Mon compagnon me dit, à ce propos, la conversion d'un jeune homme qui habitait la baie des Esquimaux, ce trait mérite de trouver ici sa place. Lui aussi se livrait à l'usage des liqueurs fortes, lorsqu'un jour il apprend que sa famille et ses amis ont embrassé la tempérance à la mission de Masquarquo. Frappé par cet exemple, il fit la même promesse et il n'y a pas manqué une seule fois, et dans le même temps, par une heureuse coïncidence, son frère, ignorant cette étonnante conversion, partait de Masquarquo, entreprenait un voyage de 400 lieues pour ramener à Dieu cette brebis égarée.

Le lendemain, 24 juin, fut une journée mémorable pour moi; partis avec un vent calme, il changea tout-à-coup, en sorte que nous crûmes plus expéditif de descendre à terre pour continuer notre route, mais bientôt nous eûmes lieu de nous repentir de cette tentative. Pendant 4 lieues il nous fallut marcher sur un sable mouvant, où nous enfoncions à chaque pas; ce ne fut qu'avec une peine extrême que nous parvînmes à traverser ces mauvais pas, nous n'eûmes pas le temps de nous rafraîchir, ils nous annoncèrent par une décharge de mousqueterie: notre arrivée jeta de la surprise au poste, tout le monde y dormait d'un profond sommeil; mais bientôt nos Sauvages de Mingan furent sur pied et vinrent saluer les missionnaires. Ils manifestèrent une grande ardeur pour s'approcher des Sacraments. Mingan est peut-être le poste le plus important de la compagnie sur la côte nord du fleuve; il est situé à 136 lieues de Québec et à 4 lieues plus bas que la rivière St. Jean, qui, pendant quelques années a été les limites orientales du Canada. Nous y terminâmes la mission le 4 juillet et nous quittâmes le poste le même jour pour les Sept Îles. Les Sauvages nous y attendaient dans les meilleures dispositions; jamais ils n'avaient paru si contents et si satisfaits que cette année. On venait de leur faire bâtir une chapelle aux frais de la propagation de la foi.

La grâce y avait attiré 8 familles infidèles de la tribu des Naskapis situés à la hauteur des terres.

Ils se montrèrent si pleins d'ardeur pour se faire instruire et recevoir le baptême que le P. Durocher admit tous les adultes au sacrement de régénération. Je leur fis le catéchisme. Nos néophytes Naskapis nous promirent de revenir l'année prochaine, de nous amener un nombre égal de leurs parents et infidèles comme eux. *Nous viendrons de bonne heure*, dirent-ils à mon compagnon, afin que nous puissions te conduire à notre poste, si tu veux bien nous prendre en pitié ainsi que nos compatriotes qui ne savent pas encore prier le Grand Esprit. Ce poste est très peuplé, mais pour s'y rendre il faudrait au moins 15 jours de marche par la rivière Moisie. Nous envoyâmes des chapellets aux chefs, comme un gage de la promesse que nous leur fîmes de les visiter l'année suivante.

Le 16 juillet nous nous trouvâmes à la baie de la Trinité et nous passions à deux lieues de la Pointe des Monts. Là se termine cette chaîne de montagnes qui borde la rive gauche du St. Laurent. La Pointe des Monts est aussi un point important pour les navigateurs. On y a fait construire un phare qui jette le plus grand éclat sur la mer. Les vaisseaux européens une fois parvenus à l'extrémité orientale d'Anticosti se dirigent au droit ligne sur la Pointe des Monts et ils évitent ainsi les batteries dangereuses au sud du phare. Chaque année la chasse du loup-marin y attire une trentaine de familles indiennes, c'est là que le P. Flavien Durocher et le P. Garin ont passé l'hiver pour se perfectionner dans la langue montagnaise.

La mission de Godbout commença le 19 et se termina le 26 juillet; nous y trouvâmes le même zèle et le même empressement que dans les autres postes.

Le lendemain nous étions parvenus aux trop fameuses batteries du Manicouagan qui deviennent presque chaque année le théâtre des plus tristes naufrages. Pour les prévenir le gouvernement a déjà conçu le dessein d'y construire un phare.

En quittant les sables du Manicouagan nous tombâmes

dans la baie des Outardes qui rappelait à mon compagnon de si pénibles souvenirs.

L'événement auquel ils se rattachent est trop frappant et marqué par des circonstances si providentielles qu'il ne m'est pas permis de l'omettre. J'emprunterai le récit qu'en a donné ailleurs le P. Garin qui a été soumis à cette terrible épreuve, aussi bien que mon compagnon, lorsque, quittant la Pointe des Monts, il y a cinq mois, ils se rendaient à Québec où les appelaient les affaires de cette mission.

C'était le 19 mars que le P. Flavien et moi fîmes nos adieux à nos bons Montagnais au milieu des sanglots que notre départ arrachait à ces bons néophytes. Notre embarcation consistait en deux canots d'écorce d'environ douze pieds de long sur deux de large et notre petit équipage se composait de quatre personnes; nous n'avions pour provisions qu'une soixantaine de livres de biscuits avec environ 30 ou 40 livres de lard. Leler et le 2e jour, la navigation ne fut marquée d'aucun accident fâcheux. Le 19 était un samedi et nous nous étions proposés de nous rendre aux îlots de Jérémie pour y dire la messe le lendemain; le temps fut beau jusqu'à trois heures de l'après-midi; à cette heure nos hommes nous mirent à terre pour prendre notre premier repas; car nous étions encore à jeun. A 4 heures, nous étions de nouveau dans notre canot pour franchir les cinq lieues qui nous séparaient des îlots Jérémie. Nous avions devant nous une baie profonde et large de trois lieues à traverser, mais nos hommes étaient pleins de courage, et la mer qui montait encore nous favorisait beaucoup. Tout alla bien jusqu'au milieu de la traversée; ce ne fut qu'à l'approche de nos compagnons à rencontrer quelques bancs de glace qui nous forcèrent à faire plusieurs longs circuits. Nous espérions que cette difficulté ne se présenterait plus et que nous trouverions une issue pour arriver au terme désiré. Plus nous avançâmes plus les glaces devenaient nombreuses et nous découvrîmes bientôt qu'il fallait songer sans délai à la retraite. Le passage nous était entièrement fermé; nous rebroussâmes donc chemin en toute hâte vers le rivage que nous avions laissé une heure et demie plutôt. Mais malgré nos efforts pour faire avancer rapidement nos canots, nous nous apercevîmes que la nuit se faisait plus que nous encore; et pour comble d'infortune la mer qui commençait à baisser paralysait tous nos efforts par les irrésistibles courants et nous entraînaient rapidement en plein golfe qui en cet endroit n'a pas moins de dix-huit lieues de largeur.

L'ardeur avec laquelle nos bons Sauvages travaillaient nous fit bientôt connaître à quel danger nous étions exposés. Le P. Durocher et moi nous nous mîmes à réciter *L' Ave Maria, Stella* et le chapelet, mais ces prières n'étaient pas finies que d'épais nuages ténébreux nous enveloppèrent de toutes parts. La terre avait entièrement disparu à nos regards et c'était en vain que nous élevions nos yeux vers le ciel; pas une étoile n'y brillait pour nous dire vers quel point nous devions diriger notre course. A peine si l'effroyable obscurité qui régnait nous permettait de nous reconnaître les uns les autres. D'abord ne sachant plus où nous étions ni où nous allions, nous laissâmes nos canots aller au gré des courants; puis, reprenant l'aviron, tantôt nous franchissions lentement et avec peine des masses de neige et d'eau à moitié congelées, tantôt nous heurtions contre des glaçons plus durés; au risque de nous briser. Enfin vers les neuf heures du soir il nous sembla que nos canots étaient immobilisés, pressés de tous côtés par les glaces. Nous comprimâmes à l'instant ce petit espace de courants contraires qui se rencontraient; et que les glaces ayant une impulsion opposée venaient se heurter l'une contre l'autre autour de nous. Sans perdre un instant, nos Sauvages quittèrent l'aviron et tous ensemble nous nous mettons à nous pencher tantôt à droite tantôt à gauche du canot afin de l'empêcher d'être englouti en faisant croiser l'une sur l'autre les glaces qui le pressaient.

Ce travail pénible et très dangereux fit bientôt ruisseler la sueur sur nos fronts; il dura environ une demi-heure. Nos Sauvages qui avaient gardé jusqu'à ce moment un morne silence, nous dirent alors: Père, qu'allons-nous devenir? Nos faibles écorces de boulevau ne peuvent résister plus longtemps à ce froissement continu. Mon Dieu, qu'allons-nous devenir! Après nous être consultés, le P. Durocher et moi, nous leur dîmes: promettons nous ensemble de chanter une messe solennelle en l'honneur de Ste. Anne, si elle veut bien nous délivrer de la mort imminente qui nous menace! Oui, Père, nous le promettons... Un instant après les courants étaient arrêtés et les glaces avaient cessé de se heurter les unes contre les autres! Sans perdre un moment, notre guide nous cria qu'il faut jeter tous nos effets à l'eau afin d'alléger les canots et de pouvoir les monter sur la glace; et à l'exception de l'ornement et du calice et aussi de 4 ou 5 livres de biscuit, nous abandonnâmes tout, provisions, fusils, poudre, plomb, livres, pierre sacrée, etc. Un de nos Sauvages, voyant qu'on abandonnait aussi le missel, le saisit en disant: Comment le livre de la prière aussi! Non, non: Si nous avons à péror, il ne périra qu'avec nous! après que nous fûmes ainsi allégés, notre guide nous fit mettre à char-n une raquette au pied pour nous appuyer un peu sur la glace et tenant l'autre dans le canot nous vîmes à bout de l'arracher des glaces qui pouvaient le broyer d'un instant à l'autre.

Mais pendant ce temps le canot qui nous précédait n'était guère moins en danger que le nôtre, et il nous fallait à tout prix le secourir. Notre guide solide avec son aviron une glace qui se trouvait à côté de nous, il la sent solide et capable de le porter; il s'élança dessus, attacha plusieurs ceintures ensemble, en jeta un bout à son compagnon et le retire par ce moyen.

C'est en ce moment qu'il vint à notre guide une pensée visiblement providentielle et divine! Père, nous dit-il, il faut camper ici sur ce glaçon et y passer la nuit. Jamais obéissance fut plus prompte et plus parfaite que la nôtre en ce moment; sans dire un seul mot nous nous couchâmes à côté l'un de l'autre sur notre peau de loup-marin. La glace qui nous servait de lit pouvait avoir vingt pieds carrés. Il était alors à peu près onze heures. Nos Sauvages étaient épuisés, ayant travaillé sans relâche toute la journée et n'ayant pris qu'un seul repas; ils avaient donc bien besoin de se reposer. Mais il n'avait pas dit leur

chapelet; et nous les vîmes aussitôt se mettre à genoux sur la glace et réciter cette prière en commun.

Dans la position où nous nous trouvions, quelques-uns pensèrent peut-être qu'il était impossible de fermer l'œil et de se livrer au sommeil, mais ces personnes-là ne savaient pas ce que c'est qu'un missionnaire. Je m'endormis profondément, et ce ne fut que vers minuit que le P. Durocher me réveilla; un orage terrible s'élevait; nous entendîmes au loin la mer mugir avec fureur; le vent soufflait avec une telle force qu'il semblait vouloir nous arracher de dessus notre glace. Un de nos Sauvages s'écria avec un indigne accent de douleur: Père, nous sommes perdus! Pour nous, nous eûmes encore recours à Ste. Anne, nous la suppliâmes de conserver nos Sauvages à leurs familles, qui auraient peut-être accusé la religion du malheur qui nous arrivait frappé tous ensemble. A peine avions-nous adressé nos prières à cette sainte puissante, que le vent tomba entièrement et tout d'un coup; il n'avait duré guère plus de cinq minutes.

Le lendemain, le jour ne nous surprit pas endormis, à peine pûmes-nous distinguer de quel côté était la terre que nous mîmes nos canots à l'eau. Ce ne fut qu'avec mille peines que nous gagnâmes le rivage, car un vent violent qui commençait à souffler de terre nous repoussait; enfin après d'incroyables efforts nous abordâmes au rivage: il était temps; quelques instants plus tard nous apercevions la mer soulevée par la tempête lancer vers le ciel ses vagues menaçantes.

Nous nous enfongâmes dans le bois, où nous fîmes un bon campement et nous passâmes le reste du jour du Seigneur à le bénir et le remercier de la faveur signalée qu'il nous avait accordée par l'intercession de Ste. Anne.

Mais si, dans leurs courses, Dieu soumet quelquefois les missionnaires à des épreuves bien pénibles, il suit aussi les consoler plus souvent encore, dans les lieux mêmes où il s'est plu à les affliger. On pourra en juger par la suite de ma relation.

C'était le 30 juillet que nous touchâmes la pointe Bethléem, pour nous rendre aux îlots Jérémie, nous y trouvâmes un grand nombre de familles montagnaises qui nous y attendaient, le P. Flavien leur dit la messe au milieu de la jubilation qui éclatait par le chant des cantiques. Le rendez-vous pour la mission étant donné aux îlots, nos bons Sauvages nous y accompagnèrent, notre embarcation se trouvait ainsi escortée par une trentaine de canots. En abordant aux îlots, le commis fit tirer le canon, c'était la première fois que j'arrivais aussi solennellement à un poste sauvage. J'éprouvai une vive satisfaction d'assister à cette mission dont on n'avait fait beaucoup d'éloges. J'ai pu me convaincre par moi-même que ces éloges étaient bien mérités par nos Indiens. Ces Montagnais sont en effet plus instruits et plus civilisés que les autres, la tempérance s'observe scrupuleusement parmi eux. Il est impossible de rien ajouter au zèle qu'ils ont montré tout le temps de la mission. Au premier son de la cloche ils quittaient simultanément leur cabane et bientôt la chapelle se trouvait remplie d'une foule attentive et recueillie qui priait devotedement en attendant que le missionnaire sortit de la sacristie. Les offices s'y font avec une décence et une solennité que nombre de paroisses du Canada pourraient bien leur envier. Je me plaisais surtout à admirer le chant des cantiques qui était exécuté avec le plus parfait accord.

Quand ils sont réunis au poste, il se pratique parmi eux un usage bien touchant; tous les soirs après la prière qui se fait en commun et que termine toujours le chant de quelques cantiques, tout le monde se retire, à l'exception des mères de familles dont les enfants sont encore en bas âge; alors commence un autre exercice pour ces petits enfants. Leurs mères leur font répéter tout haut après elles les prières, et on entend ainsi cent voix divines qui parlent à Dieu en même temps. Les hommes ne remplaçaient ce devoir qu'à défaut des femmes. Tous les soirs j'entendais, au milieu de ces voix de femmes, un bon père âgé qui faisait répéter la prière à un petit enfant avec une patience admirable, malgré la confusion qui ne peut que résulter de ce mélange de voix; je ne pouvais retenir des larmes d'attendrissement.

Tout ce que j'ai vu aux îlots m'a rendu cette mission bien chère à mon cœur. J'avoue que c'est celle de toutes que j'estime la plus. Nous vîmes aux îlots tous les Sauvages qui habitent le long du golfe. Depuis Tadoussac jusqu'à la rivière Manicouagan, ceux du Bondésir et des Escomans y vinrent aussi faire leur jubilé; en sorte que le succès de cette mission fut complet et couronna heureusement le 13 d'août cette longue suite d'exercices donnés depuis le mois de juin à la nation montagnaise. Le lendemain nous prîmes congé de M. Comeau qui nous avait comblés de politesse et de prévenances pendant les missions de Goodbott et des îlots, et nous nous embarquâmes sur le fleuve pour nous rendre à notre chère solitude de Longueil. Je vous prie, mon révérend Père, d'excuser avec votre indulgence ordinaire les nombreux défauts de cette relation et si elle n'a pas le mérite de vous intéresser elle prouvera du moins les sentiments soumis et respectueux de celui qui a l'honneur d'être

Votre très humble serviteur,
CLÉMENT M. O. M. I.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ITALIE.

ROME.— La constitution promise par Sa Sainteté le Pape Pie IX a été publiée le 15 mars, à la suite des deux consistoires, dans lesquels les membres du sacré collège avaient été appelés à donner leur avis sur cette acte si important. La joie des Romains est devenue nouvelle et éclatante en transports de reconnaissance et d'enthousiasme. Toute la population se portait en foule devant les cafés et dans tous les lieux publics où l'on donnait lecture de la constitution. Partout éclataient des cris d'admiration et de gratitude pour l'immortel régénérateur de Rome et de l'Italie. Tous les bataillons de la garde civique se réunirent à leurs quartiers, et précédés de leur état-major ils se rendirent en grande tenue au palais du Quirinal. Ils étaient au nombre de plus de sept mille hommes, accompa-